

# MYTHE, RAISON ET TECHNIQUE SELON ERNST CASSIRER

conférence de  
ANDRÉ STANGUENNEC  
pour la *Société Nantaise de Philosophie*

## INTRODUCTION

La conférence commencera par exposer la différence entre le mythe et la religion dans la philosophie des formes symboliques d'E. Cassirer (1874-1945) ainsi que leur fonction sociale au sein des cultures ; en second lieu, en se référant au livre de Cassirer *Le mythe de l'État* (posthume, 1946), l'on s'arrêtera sur la renaissance paradoxale de la mythologie raciale et politique au vingtième siècle dans l'idéologie du nazisme, renaissance préparée lointainement par certains courants littéraires allemands et sur le paradoxe d'une « mythologie moderne », exploitant les moyens techniques les plus maîtrisés, tant sur le plan du langage que sur celui de la pratique de nouveaux rituels socio-politiques ; enfin, l'on abordera l'analyse critique faite par Cassirer du rôle qu'ont pu malheureusement jouer selon lui certains courants philosophiques en face de cette renaissance mythique en Allemagne, ainsi que les leçons toujours actuelles à en méditer pour l'avenir de l'Europe.

## LA DIFFÉRENCE ENTRE LE MYTHE ET LA RELIGION

Ernst Cassirer a construit une philosophie des formes symboliques dans laquelle il a mis en évidence la fonction des grands symboles mythique et religieux, de même que celle des symboles esthétiques et scientifiques de la culture. En tant que néokantien, il soutient que toutes les formes symboliques de la culture ont des lois de construction a priori, en somme des structures fonctionnelles, que l'on retrouve identiques dans des socié-

tés géographiquement et historiquement éloignées les unes des autres. Reprenant et élargissant l'a priorisme kantien, il suppose qu'il existe des formes a priori du langage symbolique qui sous-tendent chaque forme culturelle concrète en donnant de façon autonome un sens à l'expérience sociale elle-même. Dans son projet, il s'agit donc de transformer la philosophie kantienne en l'élargissant « d'une critique de la raison à une critique de la culture »<sup>1</sup>. Certes, historiquement et empiriquement, il va de soi qu'entre mythes et religions différents degrés de développement et différentes formes plus ou moins syncrétiques ont existé, « ... cependant , malgré le mélange inextricable de leurs contenus, la forme du mythe et celle de la religion ne sont pas identiques »<sup>2</sup>. Ainsi la religion grecque classique (cinquième et quatrième siècle) emprunte à la mythologie archaïque la matière de ses mythes auxquels elle donne toutefois une forme plus élaborée. Ainsi dans les religions monothéistes qui ont voulu rompre le plus radicalement avec les religions mythologiques, il reste encore de nombreuses traces de ces rituels polythéistes et animistes auxquels on a difficilement donné une forme nouvelle, mais les anciennes croyances menacent toujours de survivre et de revivre au cœur de ces religions et on les refoule alors parfois dans le démoniaque. D'une autre manière encore, plus contemplative et théorique, les mythes survivent après qu'aient été perdus la croyance et les rituels qui les ont exprimés non seulement dans la métamorphose religieuse mais dans leurs métamorphoses esthétique ou métaphysique, car c'est un besoin de la culture humaine que de revisiter sur le mode analogique de l'imagination, de la métaphore métaphysique ou du rêve, la richesse symbolique des mythes, comme l'a montré aussi la psychanalyse. Mais ils sont alors libérés de leurs rituels particuliers et de leur particularismes qui seraient très dangereux voire violents s'ils renissaient comme tels ou si on cherchait à les faire renaître dans une sorte de néo-primitivisme ou de néo-paganisme au sein de la modernité, modernité pour laquelle les valeurs de la raison sont prévalentes, comme Cassirer va le montrer sur l'exemple du mythe racial allemand.

Mais c'est à une recherche d'essences ou de formes structurantes a priori que procède la philosophie de Cassirer. Il nous propose de distinguer

<sup>1</sup> E. Cassirer, *La philosophie des formes symboliques*, I, *Le langage*, 1923, Paris, Minuit, 1972, p. 20. (abrégué : PFS, I, 20).

<sup>2</sup> PFS, II, 1925, p. 279.

le mythe et la religion proprement dite par deux traits fonctionnels.

D'une part, premier trait différentiel, le mythe aurait avant tout pour fonction de sacriliser une origine du monde qui se situerait néanmoins au sein du monde naturel lui-même, sous la forme de puissances animées, de dieux et de héros fondateurs ou d'animaux totémiques anthropomorphes. La puissance sacrée est toujours tabou, c'est-à-dire à la fois attirante et repoussante, bienveillante et virtuellement maléfique. Ce sont d'ailleurs les comportement rituels, évocatoires et invocatoires, à l'égard de ces forces naturelles divinisées qui seraient antérieurs à leur mise en forme langagière sous forme de récit mythiques. Ici encore l'action précède le langage, le rite archaïque précéderait le rite formalisé à partir du mythe, c'est-à-dire du discours narratif.

À l'inverse, l'effort spécifique des religions, même si toutes n'y parviennent pas avec un succès égal, serait de poser l'origine sacrée du monde en un terme unique et transcendant dont la fonction première serait de « créer » le monde lui-même à partir de sa seule puissance. Certes, dans la religion comme dans le mythe, le « sacré » repose sur une « ...révélation qui conserve cependant en tant que telle, le mode du secret »<sup>3</sup>, d'où l'ambivalence du sacré, attirant et repoussant, se prêtant d'un côté à une attitude d'approche rationnelle (cf. la méthode formellement très « conséquente » des rituels et des invocations) et se retirant simultanément, d'un autre côté, dans un mystère irrationnel ou transrationnel, menaçant pour qui voudrait le pénétrer entièrement<sup>4</sup>. C'est précisément cette seconde dimension d'irrationalité qui motive une émotion particulière, une expérience émotionnelle, corrélative de l'irrationnel que détient le sacré en tant qu'objet de la conscience mythique. Il s'agit à la fois d'une crainte et d'un respect spécifiques, indissociables l'un de l'autre autrement que par abstraction. Toutefois, la religion a ceci de distinct par rapport au mythe qu'elle tend à poser le caractère sacré du divin lui-même au-delà du monde naturel qui l'exprime en faisant un « principe créateur »<sup>5</sup>.

Ensuite, comme second trait différentiel, Cassirer montre que le mythe, les rites et les signes d'identification qu'ils véhiculent tendent au maintien d'une répétition cyclique qui ne peut s'inscrire dans une histoire linéaire sans se corrompre. C'est toujours du dehors que l'histoire proprement dite pénétrera dans les sociétés vouées au mythe en détruisant le plus souvent leurs structures et leurs pratiques. À l'inverse, les religions inscrivent leurs dogmes dans une histoire linéaire interne, orientée par la perspective d'une révélation dûe à un événement fondateur et, corrélativement, d'un salut possible dans l'histoire de l'individu, voire d'une fin du monde dans une perspective eschatologique. En ce sens, même « ...le bouddhisme est, dans son contenu et son but essentiel, une pure religion du salut »<sup>6</sup>, puisqu'il propose à l'individu un itinéraire de salut personnel à l'imitation de l'histoire de son fondateur indien, le Bouddha, au sixième siècle avant J-C.

De sorte que l'histoire, avec ses révolutions et ses conflits d'interprétation, est essentielle à la religion proprement dite. L'anhistoricité essentielle du mythe et l'historicité essentielle de la religion caractérisent donc cette seconde différence. Mais, en-deçà de ces différences, et de cette identique fonction de salut grâce au moyen de la soumission au sacré, Cassirer reconnaît que mythes et religions ont une autre fonction pratique commune, qui est de justifier et de renforcer les structures sociales au sein desquelles ils apparaissent. Par là, son analyse, quoique non matérialiste, converge avec celle de la fonction idéologique reconnue au mythe et à la religion dans l'optique de Marx et des marxistes. Mais cette fonction sociale idéologique du mythe et de la religion, si elle n'est pas niée par Cassirer, n'est pas interprétée par lui de telle sorte que l'intérêt social et politique soit la cause de l'intérêt pour les formes mythico-religieuses, comme il en donne l'exemple, non par le marxisme, mais par la sociologie de la religion d'É. Durkheim. C'est bien l'inverse : c'est parce qu'elles sont originaiement constitutives d'un lien socio-politique que ces formes ont aussi pour fonction d'en soutenir les intérêts spécifiques. Ainsi, la structure sociale, «... loin d'être la cause ontologique ultime des catégories spirituelles et en particulier religieuses, est au contraire déterminée, et de manière décisive, par celles-ci », écrit-il<sup>7</sup>.

<sup>3</sup> PFS, II, 1925, éd. cit., p. 101.

<sup>4</sup> E. Cassirer cite ici le livre fondamental de R. Otto, *Le sacré. L'élément non rationnel dans l'idée du divin et sa relation avec le rationnel*, 1917, trad. et édition Paris, Payot, 1929.

<sup>5</sup> PFS, II, p. 255.

<sup>6</sup> PFS, II, éd. cit., p. 289.

<sup>7</sup> PFS, II, éd. cit., p. 228.

## LA RENAISSANCE DU MYTHE RACIAL DANS L'IDÉOLOGIE NAZIE.

Dans son dernier livre, *Le mythe de l'État*<sup>8</sup>, Cassirer montre comment, de manière paradoxale, les différents totalitarismes contemporains, en particulier le totalitarisme nazi, ont fait « revivre » la fonction « idéologique » des mythes. L'un des plus violents et des plus primitifs fut celui de la nation « aryenne » (*aryos* signifiant noble), mythe que l'on aurait pu croire définitivement abandonné en raison des progrès et de la lucidité de la conscience scientifique et critique moderne. La « race » aryenne était d'abord considérée comme une « famille »<sup>9</sup> linguistique de même « racine », d'origine indo-européenne, par les romantiques allemands (notamment Fr. Schlegel), puis par les linguistes du XIX<sup>e</sup> siècle et enfin par E. Renan. Ils estimaient que les structures sémantiques et syntaxiques de ces langues (grec, latin, allemand, français, etc) étaient « supérieures » en raison de leur plus grande complexité, étant des langues à flexions nominales et verbales, tandis que les langues sémitiques et arabes étaient considérées comme des langues à « affixes », n'ayant que peu voire pas de flexion. Mais cette supposée supériorité linguistique<sup>10</sup> vis-à-vis des langues arabes et sémitiques – qui sera largement contestée par la linguistique contemporaine – n'impliquait en rien chez ces savants un racisme biologique et physiologique devant légitimer une supériorité juridique et politique : « la division des Sémites et des Indo-Européens, par exemple, a été créée par la philologie, et non par la physiologie »<sup>11</sup> et : « il y a des races linguistiques, pardonnez-moi cette expression, mais elles n'ont rien à faire avec les races anthropologiques »<sup>12</sup>. E. Renan fut donc l'un des premiers à protester contre l'interprétation biologique et physiologique d'un concept linguistique

de race<sup>13</sup> entraînant par là une supériorité juridique et politique<sup>14</sup>.

Dans le Chapitre XVI du *Mythe de l'État* (« Du culte du héros au culte de la race »), Cassirer étudie les premières formes de théories racistes « biologiques » au dix-neuvième siècle, en particulier dans l'écrit d'Arthur de Gobineau (1816-1882), *l'Essai sur l'inégalité des races humaines* (1853)<sup>15</sup>, bien que, notons-le, l'auteur n'ait pas envisagé de les appliquer lui-même au champ de la pratique politique.

En même temps qu'il prétend faire enfin accéder l'histoire au statut de science naturelle, Gobineau entend la faire échapper à la mainmise des praticiens de la politique sur elle. Ce sont plutôt certains responsables politiques, en France et Allemagne, qui le feront après lui. En France, c'est l'idéologue Edouard Drumont (1844-1917) qui utilisera l'un des premiers systématiquement le terme de « racisme » en écrivant en 1886 *La France juive* et en élaborant une idéologie politique antisémite. Gobineau, lui, prétendait seulement (!) montrer que l'histoire obéit à une loi inéluctable, celle de la « lutte des races » qui serait bien plus déterminante que la lutte des classes ou des nations. Il ajoute à cela l'idée que chaque individu est attaché irrationnellement à ses antécédents raciaux, formant comme le « destin passionnel » de sa propre race, destin qui lui impose dans des circonstances exceptionnelles de sacrifier sa vie à celle de sa race, sans que la réflexion rationnelle soit suffisamment forte pour faire objection. Enfin, la thèse majeure de Gobineau est celle de la supériorité intellectuelle et morale de la race « blanche » (entendre : « européenne ») sur toutes les autres, notamment sur les races africaines, arabes et sémitiques. Cette supériorité a entraîné selon lui la domination des Européens en raison de leurs éminentes qualités intellectuelles, scientifiques et techniques, en tant qu'instruments de puissance.

Toutefois, et c'est la dernière thèse de Gobineau, la race blanche a en quelque sorte été vic-

<sup>8</sup> E. Cassirer, *Le mythe de l'État*, trad. de l'anglais par B. Vergely, Paris, Gallimard, 1993.

<sup>9</sup> Rappelons que le terme de « race » au sens de « famille d'esprit » ou de « type caractérologique » est constamment utilisé par les écrivains et philosophes du dix-neuvième siècle, sans la moindre référence à une hiérarchie de races biologiques.

<sup>10</sup> Cf. E. Renan, *L'origine du langage*, in *Oeuvres Complètes*, tome VIII, p. 98 (abrégé OC, VIII) : « les langues de cette famille semblent créées pour l'abstraction métaphysique ».

<sup>11</sup> E. Renan, *L'origine du langage*, OC, VIII, p. 102.

<sup>12</sup> E. Renan, « Des services rendus aux sciences historiques par la philologie », OC, VIII, p. 1224.

<sup>13</sup> Sur la lecture et le commentaire approfondi de la théorie de Renan par E. Cassirer, je me permets de renvoyer à mon article, *Cassirer et Renan : de la science du langage à l'histoire des religions*, in « Sciences et philosophie de la culture chez Ernst Cassirer », *Revue l'Art du comprendre*, 2013, n° 22, p. 71-91.

<sup>14</sup> Rappelons ses protestations contre les thèses de son collègue D.F. Strauss dans leur échange de lettres durant la guerre franco-allemande de 1870.

<sup>15</sup> A. de Gobineau *Essai sur l'inégalité des races humaines*, Paris, Gallimard, 1983, Bibliothèque de la Pléiade. E. Renan, dans ses lettres à Gobineau, en fera également la critique.

time de son succès, car la diffusion de cette domination, notamment à travers le phénomène de la colonisation et des grands Empires, aurait eu pour effet pervers le mélange inévitable des races, avec le métissage physique et culturel progressif qui s'ensuivit, entraînant la décadence de la civilisation de race blanche. Ainsi la « race blanche » a perdu inévitablement de sa pureté et de sa force. Gobineau formule donc une vision fataliste et pessimiste de l'histoire européenne et il ne perçoit aucun moyen d'y remédier à court ou à long terme, estimant confirmée sa conception d'un destin inéluctable qu'il ne s'agit pas de modifier mais de comprendre et d'accepter : *amor fati*.

Le paradoxe s'approfondit lorsque l'on constate avec Cassirer que la renaissance allemande du mythe politique fut instrumentalisée par un usage fort habile des techniques d'information et de diffusion les plus « rationnelles » et les plus « sophistiquées ». Ici pourrait-on dire, la ruse ne fut pas, comme dans l'histoire hégélienne, celle de l'esprit mettant l'irrationnel des passions au service de la raison, ce fut une ruse inverse, celle de la rationalité technique mise au service d'un irrationnel mythique de la façon la plus régressive qui soit ; régression manipulatrice provoquée du dehors, qui faussait d'ailleurs le sens originaire du mythe.

L'unité des déjà « vieilles idées » du racisme<sup>16</sup> avec la politique nationaliste s'est donc opérée bien plus tard, en particulier en Allemagne, au lendemain de la défaite de 1918. Cassirer écrit : «...il a fallu quelque chose de plus pour que ces vieilles idées se transforment en armes politiques efficaces et puissantes...il a fallu développer une nouvelle technique »<sup>17</sup>. Le Chapitre XVIII du livre de Cassirer expose ce que fut cette « médiation technique » assurant la fusion proprement mythique entre nationalisme et racisme. Comment mettre un État-national total au service de la race aryenne ? Le racisme est une idéologie de la vie d'une tribu ou d'un peuple, tandis que le nationalisme est une idéologie de l'État<sup>18</sup>. Or la nation allemande n'était pour le « Conducteur » (Führer) qu'un instrument politique dont la finalité ultime était la domination de la race aryenne sur le monde et son assise idéologique profonde, non le

nationalisme mais le racisme<sup>19</sup> : « sa conception nationale, en effet, n'était pas déterminée par des principes patriotiques, pensés auparavant en termes d'État, mais bien plutôt par des connaissances racistes et raciales »<sup>20</sup>. Il serait donc inexact de dire que c'est le mythe racial qui fait retour spontanément et de lui-même dans l'idéologie politique de la race supérieure (qui prétend d'ailleurs s'appuyer sur une fausse « science » des races). C'est bien, à l'inverse, l'idéologie politique raciste qui, de façon instrumentale et délibérée, fait retour et a recours au vieux mythe de la race aryenne et de ses divinités tutélaires, pour l'instrumentaliser de façon technique en le dévoyant. Ici comme ce peut être le cas aussi pour une religion monothéïste dévoyée, caricaturée et manipulée, ce n'est pas le mythe (ou la religion) qui est responsable comme tel de son usage régressif moderne, ce sont une technique et une idéologie politique au moins formellement très modernes et rationalisées qui font revivre, d'ailleurs en le caricaturant comme un fantôme devenu grimaçant, le mythe archaïque. Il en ira de même de l'usage régressif possible et réel de certaines religions monothéistes comme le Christianisme ou l'Islam, instrumentalisées et dénaturées par des idéologies politiques réactionnaires ou terroristes dont l'enjeu est un combat, non pour une « tradition » invoquée fallacieusement, mais pour un réarmement régressif contre les valeurs autonomes de la rationalité politique et républicaine moderne<sup>21</sup>.

Cette « nouvelle technique » (Cassirer) fut « l'art » de faire renaître le mythe de la race aryenne et de le rendre particulièrement attractif politiquement, comme l'est en général toute passion remythisée lorsqu'un peuple ou un groupe est dans une situation de crise matérielle et morale généralisée, et qu'aucune solution « rationnelle » ne lui paraît plus efficace. Cela était alors le cas du peuple allemand<sup>22</sup>: « dans des situations désespé-

<sup>16</sup> E. Cassirer, *Le mythe de l'État*, éd.cit., p.374

<sup>17</sup> *Ibidem*.

<sup>18</sup> E. Cassirer (*ibidem*, p. 324, note 1) mentionne la « judicieuse distinction » établie par H. Arendt entre « racisme » et « nationalisme », reprise dans *Les origines du totalitarisme*, t.2., « L'impérialisme ».

<sup>19</sup> Subordination très clairement soulignée par R. Capitant en 1935 dans son article « L'État national-socialiste » : « la raison profonde de l'adhésion du peuple allemand au régime national-socialiste réside (...) dans le fait que celui-ci a reconnu dans le parti sa propre élite raciale », article de 1935, p. 38, in *Écrits constitutionnels*, Paris, CNRS, 1982.

<sup>20</sup> J.-P. Faye, *Les langages totalitaires*, Paris, Hermann, 1972, p. 538.

<sup>21</sup> Sur cette question, cf. mon livre *Les horreurs du monde, Une phénoménologie des affections historiques*, « Fécondité de la distinction entre culture de société (politique) et culture de civilisation (religieuse) pour l'analyse des horreurs internationales », Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2010, p. 183-192.

<sup>22</sup> Cf. la crise générale (économique, sociale, politique, culturelle) engendrée par les échecs successifs de la République de Weimar

réées l'homme a toujours recours à des moyens désespérés – et nos mythes politiques contemporains sont de tels moyens désespérés. Quand la raison nous manque, il reste toujours l'ultima ratio, le pouvoir du miraculeux et du mystérieux »<sup>23</sup>. Pour mieux le comprendre, je commenterai les dernières pages de ce Chapitre de Cassirer. En voici le texte :

*« Il appartient au XX<sup>e</sup> siècle, cette grande époque technique, d'avoir développé une nouvelle technique du mythe. Les mythes ont dorénavant été fabriqués de la même façon et selon les mêmes méthodes que n'importe quelle arme moderne – qu'il s'agisse de fusils ou d'avions. C'est là un fait nouveau – et un fait crucial ! Ceci a changé l'ensemble de la vie sociale. C'est en 1933 en effet que le monde politique a commencé à s'inquiéter du réarmement de l'Allemagne et de ses possibles répercussions sur le plan international. Ce réarmement avait en fait commencé depuis plusieurs années déjà, mais il était passé totalement inaperçu. Le réarmement réel commença, lui, avec l'avènement des mythes politiques, le réarmement militaire n'étant qu'une retombée accessoire de cet événement. Lorsqu'il est survenu, ce fait avait été en réalité accompli bien longtemps auparavant ; le réarmement militaire n'a été qu'une conséquence du réarmement mental introduit par les mythes politiques »<sup>24</sup>.*

Ce texte présente l'intérêt de rappeler que le réarmement économique et militaire de l'Allemagne avait été très anciennement précédé d'un réarmement mental opéré par la culture des mythes. Plusieurs auteurs avaient noté et craint ce réarmement mental. Cela se fit dès le dix-neuvième siècle. En 1855, le poète Heinrich Heine avait déjà prévenu de la menace d'un retour des divinités mytho-germaniques en Allemagne : « alors les vieilles divinités guerrières se lèveront de leurs tombeaux oubliés, essuyant de leurs yeux la poussière millénaire ; Thor se dressera avec son marteau gigantesque et démolira les cathédrales gothiques »<sup>25</sup>. Cette période était déjà celle d'un certain retour du nationalisme allemand après la guerre de libération victorieuse contre Napoléon et suite au traité de Vienne (1815). Un siècle plus tard, en 1939, l'historien des mythes et des religions Georges Dumézil mentionnait la remythisation de l'idéologie nationaliste allemande, dans le sens d'une nouvelle alliance des dieux Wotan et Thor. Je rappelle

---

(1918-1933).

<sup>23</sup> E. Cassirer, *Le mythe de l'État*, éd. cit., *ibidem*, p. 377.

<sup>24</sup> *ibidem*, p. 381.

<sup>25</sup> H. Heine, *De l'Allemagne*, cité dans le commentaire de M. Poitevin in *Georges Dumézil, un naturel comparatiste*, Paris, L'Harmattan, 2002, Troisième Partie, Ch. III, La remythisation, p. 81 et suivantes.

que dans la mythologie nordique, Odhin (le Wotan germanique) est le souverain magicien, Thor le dieu de la guerre, Freyr la déesse de la fécondité. De cette mythologie nordique et germaine Dumézil écrivait :

*« ... nous la voyons, de nos yeux, reprendre possession des Germains continentaux, les disputer aux disciplines et aux habitudes chrétiennes, avec toute la frénésie d'une revanche... les « belles légendes » ont été remythisées : elles sont redevenues, au sens strict, des mythes puisqu'elles justifient, soutiennent, provoquent des comportements individuels et collectifs qui ont tous les caractères du sacré »<sup>26</sup>.*

Entre temps, la transformation du mythe s'était néanmoins déjà faite depuis les années vingt dans le sens d'un déplacement de la « tribu » archaïque vers la « race » aryenne, et d'un déplacement corrélatif de l'investissement dans le « Chef » Wotan, vers le nouveau « Conducteur » de la nation allemande. Un important relais littéraire avait été représenté par Ernst Jünger, écrivain nationaliste de ces années-là, dans son roman *Orages d'acier* (1920) où le retour aux horreurs les plus bestialement primitives était obtenu par les techniques guerrières les plus modernes ; le titre évoque cette naturalisation mythique de la violence (« l'orage ») par les techniques métalliques de la guerre moderne (« l'acier »). De cette façon, par son essai *Le travailleur* (1932) et jusqu'à son roman allégorique *Sur les falaises de marbre* (1939), E. Jünger a inscrit la nécessité de la cruauté entre peuples au sein d'un vison mythique et régénératrice du cosmos. Il aura participé à la remythisation idéologique du nationalisme allemand, même si, bénéficiant longtemps de la protection du Führer en raison de ses faits d'armes dans la première guerre, il refusa de s'engager politiquement dans le mouvement nazi et si, mobilisé comme capitaine dans la Wehrmacht à Paris, il rédigea un *Journal* tenu en partie secret où il anticipait la réconciliation et la paix entre les nations européennes<sup>27</sup>. Ce sont ces nouvelles médiations techniques et symboliques, « alliage » de science et de littérature, que l'analyse de Cassirer permet d'éclairer d'un jour particulier. De même le psychologue suisse C. Jung, Président de la « Société médicale internationale de psychothérapie » en 1934, n'hésitait pas à déclarer que l'inconscient collectif du peuple allemand contenait les potentialités d'une civilisation nouvelle, tandis

---

<sup>26</sup> G. Dumézil, *Mythe et dieux des Germains*, Paris, PUF, 1939, p. 155.

<sup>27</sup> Pour plus de détails, je me permets de renvoyer à nouveau à mon livre *Les horreurs du monde*, op. cit., p. 141-147.

que les autres peuples, ouest-européens et juifs avaient épousé les leurs : « l'inconscient aryen contient des tensions et des germes créateurs d'un avenir encore inexploré... L'inconscient aryen a un potentiel plus élevé que l'inconscient juif »<sup>28</sup>.

Les idéologues de l'époque utilisaient les techniques le plus sophistiquées de la propagande, celles de l'écriture, de la musique, de la peinture et du cinéma, pour imprégner la conscience populaire par le mythe racial- allemand. La musique de Wagner en particulier eut un rôle prépondérant à jouer dans ce « concert ». La tétralogie de Wagner, musicien notoirement et violemment antisémite mettant en scène la légende allemande, fut largement diffusée dans un cadre populaire. En 1930, l'écrivain Thomas Mann avait critiqué ce qu'il estimait être l'irrationalisme aberrant des « mouvements wagnériens-racistes » dans son *Allocution allemande*. Un appel à la raison<sup>29</sup>. Mais il ne fut pas entendu et le livre de l'idéologue nazi Alfred Rosenberg, *Le mythe du vingtième siècle* (1930)<sup>30</sup>, exaltant le mythe de la race aryenne et la fureur contre la « race juive » et sa filiation chrétienne eut le plus grand succès. La manipulation du « mythe nietzschéen » du « surhomme », de la hiérarchie entre « forts » et « faibles », et de « Dionysos » par l'idéologie nazie reposait, on le sait, sur une falsification éhontée des textes d'un auteur qui avait déjà de son vivant protesté contre l'utilisation des ses thèses à des fins anti-sémites et qui, en plusieurs parties de son œuvre, avait fait l'éloge de la fécondité intellectuelle de l'esprit juif et de sa nécessaire contribution à l'Europe de l'avenir<sup>31</sup>. C'est sans doute parce qu'il n'y avait là aucune base mythique pertinente comparable à celle des

<sup>28</sup> C. Jung, *Zentralblatt für Psychotherapie, Journal central de Psychothérapie*, cité par Jean-Loïc Le Quellec, *Jung et les archétypes*, Paris, Seuil, 2013, p.266. Sans avoir professé explicitement un antisémitisme, C. Jung fut considéré par les idéologues nazis comme un psychologue étranger confirmant leur racisme anti-sémite, une sorte d'allié théorique « objectif ». Et il ne protesta jamais contre cela à l'époque. Dans son essai sur *Wotan* (1936), il assimile l'idéologie nazie au retour de la figure mythique de Wotan, le dieu politique-magique, symbolisé par un « ouragan » contre lequel la raison est impuissante, puisqu'il s'agit d'une démesure de l'inconscient collectif et non pas essentiellement *selon lui* d'une stratégie consciente. Jung estime que le psychologue doit se contenter de l'observer en toute neutralité en attendant que l'ouragan s'épuise de lui-même ; chose qu'en privé et dans sa *Correspondance* il affirme espérer.

<sup>29</sup> Thomas Mann, « Allocution allemande. Un appel à la raison », in *Les exigences du jour*, Préface de J. Brenner, Paris, Grasset, 2003, pp. 94-112.

<sup>30</sup> A. Rosenberg, *Le mythe du vingtième siècle*, trad. française, Paris, Avalon, 1986.

<sup>31</sup> Ce qui explique les conflits d'interprétation et de (dé) légitimation de Nietzsche au sein même des idéologies nationalistes de l'époque.

mythes aryens que Cassirer n'évoque pas Nietzsche dans son analyse.

Dans la page suivant celle que j'ai commentée, et en tant que philosophe de la fonction des différentes formes culturelles, Cassirer met en évidence, d'une part, la transformation idéologique opérée techniquement sur le langage, et d'autre part, la fabrication très techniquement maîtrisée des différents rituels nazis. Tout d'abord les propagandistes instaurent des fonctions vocatives et phatiques de rassemblement quasi-magique autour de mots « sacrés » :

« ...les mêmes termes sont utilisés pour des significations entièrement différentes... Grâce à des moyens simples, ils parviennent à leur but qui est de déclencher de violentes passions politiques »<sup>32</sup>.

Ainsi le mot *Heil* associé à *Hitler* ne signifie pas seulement que Hitler est salué par le salut comme respect, mais, en une signification différente associée à celle-là, qu'il est le « salut » en la personne du « sauveur », du « conducteur » du peuple ; précisément aussi *mein* accolé à *Führer* signifie que le « Conducteur » mot qui a une signification de fonction collective et publique est « mien » (*mein*) (ce qui signifie en même temps une fonction d'appropriation individuelle) : l'expression indique alors la fusion de l'individu et du collectif en la personne du Chef, et réciproquement, l'intériorisation par l'individu du Tout national allemand (racial) par la médiation du Chef. Bref, Le Chef condense en lui cette unité vivante et la relation devient organique entre la partie et le tout, l'individu et l'État. Ce caractère organique et vital est justement caractéristique de la relation entre le tout et les parties dans les peuples animés par les mythes et les rituels primitifs.

Autre exemple, les variations emphatiques sur les mots *Sieg* et *sieger* (« victoire » et « victorieux ») que détaille Cassirer : « il suffit d'écouter ces nouveaux mots pour découvrir en eux tout un mélange d'émotions humaines... »<sup>33</sup>. Indirectement, le mot, en tant qu'unité de discours est un rappel condensé de tout le mythe. Corrélativement, comme dans les sociétés archaïques où mythes et rites ont des fonctions complémentaires de pensée et d'action, certains gestes, saluts, port d'insignes et d'em-

<sup>32</sup> E. Cassirer, *op.cit.*, p. 381.

<sup>33</sup> *Ibidem*, p. 383. Ces mots sont nouveaux par leur emplois phatiques et emphatiques.

blèmes, sont des condensés de rites également sacrés : « ceux-ci sont apparus comme étant aussi implacables, rigoureux et réguliers que ceux que l'on peut trouver dans les sociétés primitives »<sup>34</sup>, écrit Cassirer. Ils se déploient dans les immenses et grandioses fêtes national-socialistes et jusque dans les décors, les statues et l'architecture qui les rappellent. Le non respect de ces rites au sein de la famille, de l'école, de l'armée, entraîne une condamnation sans appel. La fonction de ces mots, de ces insignes et de ces rites est évidente : en plus de l'effet d'identification de l'individu avec le groupe dont j'ai parlé, il s'agit d'un effet de dé-responsabilisation individuelle, car de même que c'est le groupe qui est loué pour son respect des rites, de même c'est tout le groupe qui est condamné par une sorte de « contagion » quand un de ses membres n'observe pas le rite prescrit.

### *L'ANALYSE DU RÔLE PASSÉ ET PRÉSENT DE LA PHILOSOPHIE*

En dernier lieu, Cassirer revient sur le rôle qu'avait joué et que pourrait encore jouer la philosophie face à la menace de nouveaux mythes politiques servant à inculquer la conviction d'un destin, soit dans le sens du déclin inéluctable d'anciennes valeurs, soit dans le sens d'une renaissance de valeurs susceptibles de régénérer les nations. L'idée de fatalité, c'est-à-dire d'une nécessité destinale et absolue contre laquelle l'homme ne peut rien, constitue selon lui le cœur de tout mythe politique. Rapelant la prédiction pessimiste des écrits de Gobineau, il mentionne à leur suite le rôle joué par l'ouvrage d'O. Spengler au début des années 20<sup>35</sup>, puis celui des écrits de M. Heidegger pendant les années 30 en Allemagne<sup>36</sup>. « Je ne cherche pas à dire, précise-t-il, que ces doctrines ont eu un effet direct sur le développement des idées politiques en Allemagne »<sup>37</sup>. Mais, indirectement, elles procédaient toutes deux de la thèse fataliste, acceptant comme un déclin irréversible la crise destinale de la raison européenne, en ruinant tout espoir « ...dans la reconstruction de la vie culturelle de l'humanité »<sup>38</sup>, entendons : « la

construction rationnelle », qui eût été soutenue par une conviction de pensée rationaliste. À ce mythe d'un déclin fatal de la raison se substituait à la manière d'un salut ou d'une guérison le mythe d'une renaissance de la race allemande avec des héros fondateurs ou refondateurs dans lesquels les divinités germaniques revivaient.

Le rationalisme qui était alors battu en brèche par les idéologies de la vie et de la race était un rationalisme humaniste et critique dont le sens était simple : affirmer, comme l'avaient fait Kant et Hegel<sup>39</sup>, de même que Husserl, le maître direct de Heidegger<sup>40</sup>, la prévalence des valeurs de la raison sur les valeurs de la sensibilité irrationnelle sans qu'il s'agisse de supprimer celles-ci, mais pour les orienter de manière maîtrisée vers les premières. Il s'agit bien de dépasser l'alternative ruineuse qu'avait dénoncée Pascal : « il est deux folies : exclure la raison, n'admettre que la raison »<sup>41</sup>. Or, non seulement Gobineau et Spengler affirmaient pessimistiquement le fatalisme du destin affectant totalement la raison, mais Heidegger faisait de l'homme un « étant jeté » sans raison par l'Être en sa « sur-puissance (*Über-gewalt*) et « pré-potence » dans le courant de l'histoire et subissant inexorablement le destin où il l'entraîne. L'homme se trouvait doublement aliéné et inauthentique s'il continuait à penser que son essence était dans sa liberté d'autonomie et dans sa raison : « la raison, avait affirmé Heidegger, est l'ennemie la plus acharnée de la pensée »<sup>42</sup>.

Voici la suite du texte de Cassirer:

« ...une telle philosophie renonce à ses propres exigences théoriques et éthiques fondamentales et peut alors être aisément utilisée comme un instrument mis au service des leaders politiques »<sup>43</sup>.

Une philosophie que l'on peut dire « rationaliste », au sens d'un rationalisme « humaniste » et

<sup>39</sup> De Hegel, Cassirer écrit : «... mettre l'esprit au service de la volonté d'un parti ou d'un individu lui semblera proprement impossible. Et il est quasiment certain à cet égard qu'il aurait rejété et détesté les conceptions modernes des États totalitaires (...) Hegel pouvait porter l'État aux nues, le glorifier ou en faire l'apologie, il n'en demeure pas moins qu'il y a une nette différence entre l'idéalisation qu'il a pu en faire et l'espèce d'idolâtrie qui est la caractéristique des États totalitaires » (*ibidem*, p. 372 – 373).

<sup>40</sup> En particulier dans sa conférence de Vienne sur *La crise de l'humanité européenne et la philosophie*, 1935, éd. bi-lingue, Paris, Aubier, 1977.

<sup>41</sup> Pascal, *Pensées*, frt. 183, Lafuma.

<sup>42</sup> M. Heidegger, *Holzwege, Chemins qui ne mènent nulle part*, 1935, trad. W. Brokmeier, Paris, Gallimard, 1952, p. 219.

<sup>43</sup> E. Cassirer, *op.cit.*, p. 396.

<sup>34</sup> *Ibidem*, p.384.

<sup>35</sup> O. Spengler, *Le déclin de l'Occident*, Paris, Gallimard, 1967, 2 volumes. Cf. le Chapitre IV, « Idée du destin et principe de causalité ».

<sup>36</sup> Il s'agit, entre autres, de son « Discours de rectorat » de Fribourg (1933).

<sup>37</sup> E. Cassirer, *ibidem*, p. 396.

<sup>38</sup> *Ibidem*.

« critique », c'est-à-dire non « dogmatique », ne prétendant ni mépriser ni minimiser la dimension irrationnelle de la subjectivité, ni, encore moins, inscrire la conception du savoir rationnel dans un positivisme réducteur, un tel rationalisme «...peut aider à faire comprendre qui est l'adversaire que l'on combat »<sup>44</sup> à celui qui, dans les termes qui seront plus tard ceux d'E. Weil, lui-même élève de Cassirer, a fait le choix de la raison contre la violence, tout en espérant pouvoir convaincre son adversaire « irrationaliste », en le faisant revenir sur son choix fondamental.

Or, en une sorte d'auto-critique, Cassirer reconnaît qu'au cours de ces années sombres, les philosophes dits « rationalistes » se préoccupèrent quasi-exclusivement de philosophie théorique, d'épistémologie, de logique, de mathématiques et de physique, dédaignant les questions pratiques, morales, juridiques et politiques dont la solution, si elle avait été proposée, aurait pu donner un sens à une conscience collective allemande découragée. Les progrès fulgurants et la multiplication de nouvelles disciplines scientifiques accaparaient au contraire les meilleurs spécialistes, ce qui contribua à couper la pensée philosophique de la conscience commune vivant une expérience de crise morale et politique sans précédent et attendant en vain des philosophes rationalistes qu'ils satisfassent leur demande de « sens ». Mais ce ne fut pas le cas, et les mythologies de la « vie », de la « race », du « sol » et du « sang », occupèrent aisément le terrain qu'on leur avait laissé libre. La notion de « sens » n'est en effet pas identique à celle de « raison », mais à celle d'une orientation ultime de l'existence vers des valeurs finales considérées comme supérieures aux autres, et comme les philosophes de la raison ne le faisaient pas, en proposant leurs valeurs pour donner un sens final pratique et existentiel à la conscience de ces temps, c'est à cette demande de sens que répondirent les mythologies de la race aryenne manipulées par l'État national-socialiste. Venons-en aux dernières lignes du livre.

Avec quelque remords rétrospectif, Cassirer reconnaît que, en face de ces mythologies, « ...en ce qui nous concerne, nous avons tous eu tendance à sous-estimer celles-ci »<sup>45</sup>, tant elles paraissaient incongrues, ridicules et délirantes, en somme, inoffensives relativement au peuple : « il s'est agi là

d'une grave erreur »<sup>46</sup>. Le philosophe livre ici en terminant ce qui fut la motivation profonde de l'écriture de son livre : comprendre cette forme insidieuse d'irrationalisme stratégique afin de «...savoir comment le combattre »<sup>47</sup>.

## CONCLUSION

Il me semble que la leçon que Cassirer nous invite à tirer de son expérience de la renaissance du mythe racial en Allemagne est toujours actuelle. À savoir que lorsqu'un peuple ou une population se sent absolument en échec dans son rapport aux autorités politiques et sociales (fussent-elles « démocratiques » et « républicaines ») qui ne lui semblent offrir aucun avenir, ni économique ni juridique, et ce peut être en particulier le cas d'une certaine jeunesse actuellement en Europe, celle-ci risque d'être d'autant plus sensible aux sirènes d'idéologies proclamées fallacieusement « religieuses » et « civilisationnelles », en réalité fabriquées et manipulées au service des buts les plus violents et les plus destructeurs qui soient. Ceux-ci, même s'ils ne lui offrent pas une perspective de « sens rationnel », prétendent du moins lui offrir de donner un « sens » et ainsi une raison de vivre (et de mourir) pour une cause falsifiée, un Ciel ou un Absolu fabriqué à dessein. Tel est le danger toujours actuel dont l'enseignement de Cassirer peut et doit nous rendre attentifs, eu égard, tout particulièrement, à l'avenir de l'Europe.

<sup>44</sup> *Ibidem*, p. 399.

<sup>45</sup> *ibidem*

<sup>46</sup> *ibidem*

<sup>47</sup> *ibidem*